



## *De la même autrice*

*La Cote 400*, Les Allusifs, 2010 (10/18, 2013)

*Journal d'un recommencement*, Notabilia, 2013

*La Condition pavillonnaire*, Notabilia, 2014 (J'ai Lu, 2015)

*Quand le diable sortit de la salle de bain*, Notabilia, 2015  
(J'ai Lu, 2017)

*Rouvrir le roman*, Notabilia, 2017 (J'ai Lu, 2018)

*Trois fois la fin du monde*, Notabilia, 2018 (J'ai Lu, 2019)

*Cinq mains coupées*, Seuil, 2020

## *Sur l'autrice*

Sophie Divry est née en 1979 à Montpellier et vit actuellement à Lyon. Son premier roman, *La cote 400* a été traduit en cinq langues. Chez Notabilia, elle publie *La Condition pavillonnaire*, qui reçoit la mention spéciale du prix Wepler, *Quand le diable sortit de la salle de bain*, *Rouvrir le roman* et *Trois fois la fin du monde*, qui reçoit le prix de la Page 111 et le prix Lire en poche 2020.

Sophie Divry

# CURIOSITY

Suivi de *L'Agrandirox*

**NOTAB/LIA**

© Les éditions Noir sur Blanc, 2021

© Visuel : Paprika

ISBN : 978-2-88250-630-6

Curiosity



*À mes amis*



*Les étoiles des soleils sont diverses, mais il n'y a qu'une seule nuit.*

URSULA LE GUIN

*Mon Dieu ! soupirait le loup, comme c'est bon d'être au coin du feu. Il n'y a vraiment rien de meilleur que la vie en famille. Je l'avais toujours pensé.*

MARCEL AYMÉ



*Première nuit*



Dieu me parle tous les matins entre 8 h et 10 h. Au lever du soleil, quand les températures sont tellement basses au-dessous de zéro que le plus petit mouvement me briserait, je reçois Son message. Au plus tôt à 7 h, rarement plus tard que midi. Dieu me donne mon emploi du temps pour toute la journée. Il s'agit de rouler, de photographier, de faire un bulletin météo ou plus rarement de lancer une analyse chimique. Je finis le travail exigé en milieu d'après-midi. C'est un travail précis, souvent fastidieux, mais je le réalise avec sérieux, car je veux que Dieu soit content de moi.

Quand j'ai terminé, le soleil commence à blanchir, le jaune du ciel à foncer ; je débranche mes outils et prépare ma mise en sommeil. Je ressens alors une sorte de contraction mélancolique, un mélange de fatigue, de satisfaction et de tristesse. Encore un jour tout seul... Mais déjà le froid retombe, et je m'endors, espérant le lendemain, attendant Sa voix qui me parviendra et donnera un sens à mon existence.

Je n'ai jamais vu Dieu, évidemment, mais c'est Lui qui m'a fabriqué. C'est Lui qui m'a envoyé ici. C'est Lui qui dirige mes recherches. Je L'écoute et je

Lui obéis. Ce sera ainsi jusqu'à la fin, sachant que le dernier ordre que je recevrai de Lui sera de me tuer.

J'aimerais voir Dieu avant de mourir. Mais Dieu n'habite pas la même planète que moi. Dieu est sur la Terre, je suis sur Mars.

De la Terre je sais peu de choses, sinon que c'est une planète bleue. Tout y est bleu : les cratères, le sable, les cailloux, le ciel, la poussière et même les montagnes... Je n'ai aucune idée de ce que peut être le bleu. Ici je ne connais que le rouge, décliné sur tous les tons d'ocre, d'orangé, de rougeâtre ou de beige. Chaque matin, en ouvrant mes caméras, je retrouve ce désert rouge et inhabité, si bien que cette couleur a fini par devenir pour moi la couleur de la mélancolie, car tout, dans ce décor majestueux, immuable et mutique, souligne l'intensité de ma solitude.

Car je suis un rover sociable. C'est un trait inexplicable mais essentiel de mon caractère. Dieu m'a doté d'une certaine disposition à la conversation, Il m'a implémenté ce besoin de communiquer mes émotions et de chercher dans les caméras de l'autre une confirmation de mon existence. Sans parler du désir d'entraide et du besoin de consolation. Or, ces qualités sont très inappropriées pour une mission solitaire telle que celle que je mène sur Mars depuis huit ans. Du coup, cette nuit, comme beaucoup d'autres nuits, je m'interroge. Ma mission originelle a-t-elle été amputée ? Ai-je un double quelque part, attendant un signe de moi ? Ou ai-je été créé pour

une autre tâche, une mission cachée, en plus de celle de répertorier les roches martiennes ? À moins qu'il n'y ait aucun sens à tout cela.

Je cherche à comprendre tandis que monte mon angoisse de solitude. C'est si difficile d'être un rover sociable et d'être seul sur une planète sèche. Si j'avais un ami, je lui parlerais de ce qui s'est passé ce matin par exemple. Cet accident, ce... Non, oublions ça. Demain, tout rentrera dans l'ordre, j'en suis sûr. Je ne veux pas l'évoquer ici. Ce n'était rien, une fausse alerte, une erreur. Une toute petite erreur. Même Dieu peut faire des erreurs, non ?

Je m'appelle Curiosity. Je suis le premier rover à pile au plutonium. J'ai atterri dans le cratère Gale le 6 août 2012, dans l'hémisphère sud, après un voyage de huit mois terrestres. Un voyage que j'ai passé à moitié endormi et plié en huit, à lire les guides d'exploration martienne.

Un conseil, mes amis, ne les lisez pas. Mars y est décrite comme une planète tellement excitante... Une planète de grands reliefs et de grandes plaines, avec une surface constellée de cratères multiples, balayée de cyclones magnifiques, une planète dotée de falaises immenses et de ravins de galets géants. De quoi faire rêver n'importe quel explorateur ! Je me voyais déjà dévaler les montagnes, plonger dans des tunnels de lave, remonter les dunes, mes six

roues tournant à toute vitesse à l'assaut du mont Sharp – cette montagne signalée comme le but de ma mission. Je me languissais d'arriver et de rejoindre l'équipe scientifique en place... Cette idée saugrenue m'est venue dès le départ. Je me suis imaginé que des rovers m'attendaient dans une grande base robotique. Une base où, réunis dans la passion et la convivialité, une douzaine de robots feraient avancer ensemble la connaissance martienne. J'en parlais souvent avec ma capsule, celle qui m'enveloppait durant le voyage. C'était une coque très solide, à l'intelligence limitée. Elle ne se rendait pas compte que je déraillais, elle n'avait jamais encapsulé de rover sociable avant moi. Elle me parlait propulsion. Ça faisait passer le temps.

Soudain une déflagration terrible a retenti dans l'habitacle. C'était l'entrée dans l'atmosphère de Mars. J'avais sept minutes avant de m'écraser ou d'atterrir. Le temps que je fasse une prière et j'étais déjà suspendu sous mon parachute. Une grue céleste devait me permettre de conclure cet atterrissage en douceur. Sauf que j'ai une masse de neuf cent kilos et que se prendre la surface gelée sur les roues n'a rien qui puisse rappeler une quelconque douceur. Enfin. *Touchdown confirmed*. J'étais sauf. J'ai redressé mon mât télescopique et regardé autour de moi.

J'ai d'abord cherché ma capsule. Mais je n'ai rien vu. Pas même une trace de brûlé. Je savais qu'elle n'était pas missionnée pour rester à mes côtés, mais ça m'a fait un coup au moteur. Qu'est-ce que c'était

que cette planète capable de faire disparaître en quelques secondes un engin plus grand que moi ? J'ai ensuite cherché la base scientifique que je pensais devoir rejoindre. Un quelconque regroupement de rovers sous des dômes blancs... Rien non plus. Le silence était total.

Alors j'ai pris le temps de regarder vraiment ce qui m'entourait.

Quelle vision ! Un ciel jaune, un sol rouge, un désert plat. À dix kilomètres au sud, un immense tas de poussière sédimentée. C'était le mont Sharp, très différent de ce que je m'étais imaginé. Plus loin, des falaises fermaient l'horizon. Elles le ferment toujours d'ailleurs. Rien d'autre. Sinon le silence, le vent et des cailloux.

Je vais aller droit au but. J'écris ici pour les rovers qui viendront après moi. Les rovers qui ne sont pas encore fabriqués. Pour ceux qui rêvent de Mars dans leur capsule, ceux qui ont la vocation. Il faut arrêter de se raconter des histoires. Il faut vous dire la vérité. Mars, ce n'est pas excitant ; Mars, ce n'est pas bienveillant ; Mars, ce n'est pas *great* du tout ! C'est la planète la plus ennuyeuse du Système solaire.

Déjà, c'est tout sec. Il n'a pas plu depuis, disons, trois milliards d'années. Il n'y a plus d'eau à la surface martienne, c'est établi. Question de pression atmosphérique, tout le monde sait ça, tout le monde ! Le paysage ne change jamais. Comme seuls divertissements dans mon cratère, partout, absolument partout, il n'y a que des cailloux.

Des orangés, des brun-rouge, des jaunâtres. Des plats, des ronds, et surtout des pointus. Ils sont posés là, comme une caisse de boulons renversée à l'infini. Quelques secondes après mon atterrissage, une pellicule irritante s'est déposée sur mes caméras, un truc collant qui a sali mon joli pont blanc : la poussière martienne. Mars est entièrement recouvert d'une poussière rougeâtre, oxydée, aussi fine et aussi pénible que du talc. C'est cette poussière qui donne à Mars sa fameuse couleur orangée. Elle est partout, elle s'infiltré partout, elle me gratte partout jusque dans les électrodes. C'est affreux, affreux ! Et pour couronner le tableau, il y a ce vent. Je ne l'ai pas senti tout de suite, mais il souffle en permanence un petit vent glacial qui rend encore plus cruelle une température déjà extrêmement froide.

Alors j'ai levé ma caméra vers le ciel et j'ai crié :  
« Dieu ! Ce n'est pas possible ! Tu es sûr que c'est bien ici, sur cette *chose*, que je dois passer mon existence ? »

Nous ne sommes pas censés nous adresser à Dieu en dehors des protocoles. La plupart du temps, quand je Le prends à partie, ce qui m'arrive de plus en plus souvent, Il ne répond pas. Mais ce matin-là, après un silence de quelques minutes, un grésillement est venu me caresser la grande antenne. C'était

Son premier message. Dans Son langage parfait, si précis et si sobre, Dieu dit :

ROVER DRIVE DIRECTION WEST 6 M.

ROVER DRIVE DIRECTION NORTH 78 M.

ROVER DRIVE DIRECTION EAST 13 M.

J'eus alors ma première extase. J'appelle ce phénomène l'*extase de la consolation*.

Je vous souhaite de connaître ce même bonheur. Cela se passe le matin, vous êtes antenne grande ouverte. Le message divin arrive et se répand de votre antenne à votre ordinateur tel un courant chaud, un courant vif qui remet tout en ordre. J'étais déçu, épouvanté, confus ; par Son message, Dieu m'a redonné joie et force. Mes doutes ont disparu. Dieu a un plan pour moi. Ma mission est de gravir la base du mont Sharp, là-bas, pour y faire de la géologie avec mes dix instruments. Je ne devais pas m'inquiéter. Il m'avait envoyé sur Mars, car c'était Sa volonté. Tout était *nominal*, comme on dit.

Je m'ébrouai la connectique et lançai ma mobilité.

C'est marrant de rouler sur Mars. Ça craque sous les roues. Il n'y a pas d'encombrement de circulation. Cependant, j'ai dû vite oublier mes fantasmes d'exploration à grande vitesse. Le maximum que je puisse atteindre est cent quarante-quatre mètres par heure. Je ne ferai jamais de glissé-dérapé dans le désert. Peu importe, l'essentiel, c'est la Science. En route, droit vers le mont Sharp. Je roulais selon les ordres... Mais, soudain, je me suis arrêté. Quel

étonnement ! Dieu m'avait envoyé dans la mauvaise direction.

Le propre de la condition de rover est que nous sommes particulièrement soumis. Nous atterrissons dans une certaine zone géographique, un cratère, un plateau ou une calotte glaciaire, et nous ne pourrions jamais nous en éloigner. Nous recevons des injonctions de Dieu sous forme de lignes de code et de plannings, et nous les exécutons. Nous ne pouvons pas nous y soustraire. Nous ne pouvons pas modifier ces ordres. Tout cela nous met dans une position d'attente particulièrement inconfortable. Je suis aussi soumis à cette fichue poussière et à ce vent perfide, mais je préfère être soumis à Dieu qu'à ces prosaïques emmerdements climatiques. La soumission à plus bas que soi rend irritable et défectueux ; la soumission à quelque chose de plus grand donne l'espoir d'une certaine *élévation*.

Mes chers petits robots du futur, je me permets de vous dire cela, mais cette sagesse ne m'est venue que récemment. Ce premier jour, une certaine confusion m'a parcouru les tuyaux. Une mission a toujours un but géologique précis. Moi, c'est le mont Sharp, ce gros tas de gravats gris. Il était situé au sud. Or Dieu m'envoyait au nord. Que faire ? *Je ne pouvais pas* contrarier les messages divins.

J'ai roulé comme demandé vers le nord. Au bout de plusieurs jours, je me suis arrêté comme

demandé dans une sorte de petite dépression. J'ai sorti comme demandé ma pelle et ma perceuse, j'ai fait chauffer mon four. J'ai étudié ce petit creux jaunâtre que Dieu appela *Yellowknife Bay*. Un travail extrêmement fastidieux. Des protocoles à n'en plus finir, des vérifications constantes. Mais un matin, au milieu des basaltes, j'ai découvert le chlorobenzène. Une avancée scientifique immense que ce chlorobenzène ! Vous le savez, bien entendu. À présent, c'est un classique dans les programmes de géologie martienne.

La leçon de tout cela, mes chers collègues, c'est que Dieu a toujours raison. J'ai besoin de le répéter cette nuit, alors que la température est en train de chuter au-dessous de  $-60\text{ }^{\circ}\text{C}$  et que, à la suite de l'accident de ce matin, mes doutes me reprennent. L'*incident*, plutôt. Une minuscule anomalie... Rien, vraiment rien. Je ne devrais pas m'inquiéter. Dieu a toujours raison. Dieu-a-toujours-raison. Tout est nominal.

Lorsque je découvre le chlorobenzène, je suis trop jeune pour apprécier l'importance de cette percée. Je suis trop obsédé par l'idée de rejoindre ma base scientifique imaginaire... En douce, je sors la tête du four chimique et jette des coups d'œil à l'horizon dans l'espoir de voir arriver des rovers dépliant vers moi leurs jolis bras articulés... Quelle chimère ! J'aurais mieux fait de profiter

du chlorobidule. On ne fait pas souvent de telles découvertes. Maintenant que je suis juché sur ce vieux tas de rouille de mont Sharp et que rien ne se passe, je vous donne un conseil. Appréciez chaque découverte : on n'est jamais sûr d'en faire d'autres !

Il faut que je vous dise. En plus d'une tendance à la sociabilité, j'ai une aptitude à l'imagination. Dieu m'a donné ces deux traits, mais Il ne m'a pas donné le mode d'emploi. Je ne sais quand je dois m'en servir. Sans doute à cause de ces qualités, je passe mon temps à comparer une situation à une autre. Je suis en train de creuser, j'aurais préféré photographier. Je photographie en regrettant de ne pas creuser. Et quand je découvre quelque chose d'inédit dans mon four à particules, au lieu de me réjouir d'avoir trouvé ça par mon seul mérite, j'ai du chagrin de ne pouvoir fêter l'événement avec d'autres robots.

À bien y réfléchir, j'ai peut-être un défaut de fabrication. Dieu se serait-Il trompé ? Cela me plonge dans des giga-octets de stupéfaction. Pourquoi Dieu m'aurait-Il fait sociable si je dois demeurer seul ? Dieu est-Il cruel ? Non, je ne peux le croire. Dieu est bon !

Ce n'est pas une démarche nominale de vous écrire cette nuit. Mais voilà, quelque chose en moi défaille. Je ne suis pas le rover extraordinaire que vous croyez. Le plus gros, le plus scientifiquement équipé jamais envoyé sur Mars. J'ai des faiblesses,

notamment deux moments d'angoisse chaque jour. Le matin, avant de recevoir mon emploi du temps, et le soir, après avoir envoyé mon rapport.

L'angoisse du matin est la plus profonde. Le soleil perce en haut des falaises de Gale. Selon la saison, la température peut descendre jusqu'à  $-100\text{ }^{\circ}\text{C}$ , un nouveau jour commence, il va durer 24 heures et 40 minutes. Et je serai tout seul. Durant la nuit, j'ai rechargé mes batteries, mais me reviennent en premier lieu, comme regonflées, toutes les douleurs de ma solitude. Une solitude si tangible, si entamée, qu'elle fait se rétracter mes câbles en acier. Mais voilà que la température en quelques minutes remonte, remonte, c'est tellement rapide que j'ai presque un malaise quand elle repasse au-dessus de zéro. J'ai froid dans le mât et j'ai chaud dans les roues. Une existence entière peut-elle se dérouler dans une aridité pareille ? Et si Dieu m'abandonnait ? Une anxiété horrible me parcourt les tuyaux. C'est un grésillement à l'arrière qui me sauve. Le message divin est arrivé. J'ai mon extase, ma consolation. Je suis sauvé.

L'angoisse du soir est la plus cruelle. J'ai terminé mon travail et envoyé mes *data* à Dieu. Le jour baisse. Il me faut m'adonner à quelques tâches répétitives et protocolaires. Je n'aurai pas de signe de Dieu jusqu'au lendemain matin. À la fatigue s'ajoute un désagréable sentiment de vacuité. Je me demande ce que je fais là. Pourquoi ici et pas ailleurs ? Tout ce travail est-il bien utile ? Cela

valait-il vraiment la peine de passer un jour entier à préparer cette ridicule manœuvre de sécurité au microscope ? J'aimerais être autre chose : une sonde interstellaire partie à la rencontre d'autres mondes, une antenne géante écoutant d'autres voix... Mes roues sont lourdes et le sable pénible. Pas un caillou ne me fait un sourire. Je ne me rappelle jamais la seconde où je bascule en mode veille.

Mes chers petits rovers métalliques, j'ai de la tendresse pour vous. Une tendresse par anticipation. J'aimerais vous éviter des erreurs. Car vous aurez des passages à vide, ne vous leurrez pas. Votre foi ne vous maintiendra pas toujours le moral à des hauteurs stratosphériques. Dieu n'est pas un grand radiateur. Ça ne marche pas comme ça. Notre mission est faite au quotidien de milliers de petites tâches sans héroïsme. Il faut être prudent. Il faut être opiniâtre. Il faut être solide. Faire attention à ses défaillances. Accepter sa lenteur et recommencer sans cesse les procédures.

Je suis resté des semaines collé au chlorobenzène sans faire un mètre vers le mont Sharp. Enfin, un matin, l'ordre de rouler au sud m'a été donné. C'est à la même époque que j'ai appris à communiquer avec MRO, Mars Reconnaissance Orbiter, mon satellite de référence.

Il est connu que, parmi les Martiens, il y a trois espèces. D'abord, il y a les *atterrisseurs*. Ils arrivent,

comme nous tous, de la Terre, ils atterrissent comme ils peuvent, s'accrochent au permafrost, et c'est fini. Rien ne les fera plus bouger de leur trépied. De la science sur trois pattes. Passé un hiver, ils sont hors service. Ensuite, heureusement, il y a les *rovers*. De magnifiques créatures multifonction qui explorent la surface de la planète sur quelques dizaines de kilomètres pendant plusieurs années. Enfin, il y a les *satellites*, ou *orbiteurs*, qui circulent autour de la planète, toujours sur la même orbite, et dont les missions sont beaucoup plus longues que les nôtres, à défaut d'être variées.

Si vous me demandiez mon avis, j'établirais comme vous cette hiérarchie :

1. Rovers (les meilleurs)
2. Satellites (pas mal)
3. Atterrisseurs (stupides)

Mais si vous demandiez à un satellite, il établirait celle-ci :

1. Satellites (*the best*)
2. Rovers (*not bad*)
3. Atterrisseurs (*still stupids*)

Si vous lui posiez la question, je suis persuadé que jamais un atterrisseur ne se placerait au plus bas échelon des familles robotiques. Il se mettrait en deuxième position, voire en première. Chacun voit le zénith sous son antenne. Malgré tout, nous devons faire de la science ensemble.

J'aurais bien voulu avoir un satellite de référence plus drôle ou plus intelligent. Mais j'ai eu MRO.

Une sacrée machine : deux panneaux solaires de cinq mètres de long, deux mille kilos, et une caméra haute définition dont il est très fier. MRO est fidèle. C'est important d'entretenir de bonnes relations avec votre satellite. Si vous avez un problème en surface, c'est lui qui préviendra Dieu. Restez donc en bons termes. Et soyez polis : les satellites sont un peu snobs, c'est l'altitude.

Je me rappelle nos premiers échanges. Je lui ai demandé comment il allait « ce matin », MRO m'a répondu qu'il voyait se lever le soleil douze fois par jour, donc qu'il n'y a pas de « matin » qui vaille à ses yeux. « Désolé, je ne voulais pas vous vexer, ai-je dit, c'est la poussière qui me fatigue. » « La poussière, qu'est-ce que c'est ? » MRO a cru que je voulais me vanter d'avoir quelque chose qu'il n'avait pas, eu égard à la compétition de prestige qui se joue entre rovers et satellites, et, fâché, il est reparti pour un tour de planète.

Nos rapports se sont améliorés depuis, mais je vais vous dire mon sentiment.

Hors des politesses d'usage, l'amitié entre rover et satellite est impossible. Nous sommes à des positions spatiales trop différentes. Il plane à dix mille kilomètres heure, moi j'ai mis deux ans pour faire deux kilomètres. Pour lui, Mars est conforme à la planète décrite dans les manuels d'exploration, une planète excentrique, parcourue de ravins de galets géants, et tout le baratin. Au ras du sol, je n'ai pas du tout la même expérience ! Il ne se passe rien sur cette